

polka

#18

ART
Naoshima
L'île aux
trésors

JOURNAL DE FRANCE

Les inédits de
Depardon
cinéaste nomade

CONTE DE FAITS

Il était une fois
la société
par **Rancinan**

SURF

Laird Hamilton
Seigneur d'Hawaii

Johnny

**FANS D'HALLYDAY
FOR EVER**

15 PHOTOGRAPHES INTERPELLENT LE PRÉSIDENT

LE PEUPLE T'A À L'ŒIL

PAR WILLIAM KLEIN, MARC RIBOUD, SEBASTIÃO SALGADO
PETER LINDBERGH, JEAN-MARIE PÉRIER, BRUNO BARBEY, REZA
FRANÇOISE HUGUIER, GÉRARD UFÉRAS, MARIE DORIGNY...



polka écran

Ce portrait tire du film « Journal de France » montre Raymond Depardon en 2011 actionnant le déclencheur de la chambre 20 x 25 avec laquelle il a photographié la France. Toutes les images de ce sujet sont des photogrammes.



© Journal de France - Polka et Biscuit / France 2 cinéma.

Raymond Depardon Un regard certain

Une balade sur les routes françaises, rythmée par le bruit du déclencheur ; des extraits inédits de reportages de 1960 à nos jours ; des aperçus du vaste monde ; plus, en filigrane, le parcours d'un couple – à la ville comme derrière la caméra, lui à l'image, elle au son –, Raymond Depardon et Claudine Nougaret. Ces fervents de cinéma qui ont une vingtaine de films à leur actif cosignent « Journal de France », en salle le 13 juin, une œuvre très personnelle où s'inscrit le parcours du cinéaste-photographe toujours à l'écoute de l'autre. Hier et aujourd'hui. Ici et ailleurs.

par Joëlle Ody et Dimitri Beck



Ils sont quatre. Des messieurs âgés, assis sur un banc devant une porte cochère, et qui ne bougent pas.

Raymond Depardon est en train de les photographier. Il s'approche, va pour enlever trois ou quatre feuilles mortes au pied du banc, se penche, hésite, finalement n'y touche pas, recule et prend la photo. A la chambre. Cet outil avec pied, soufflet, rideau, qui rappelle les photographes

d'hier, leurs portraits longuement posés et leurs missions documentaires, s'est imposé à lui pour ses qualités techniques mais il en apprécie également l'aspect solennel qui joue un rôle diplomatique. La prise de vue a lieu à Canet, dans l'Hérault. Les hommes assis y sont surnommés « le Sénat ». Ils viennent siéger chaque soir depuis des années. « Je les avais vus sans oser faire la photo,

explique Depardon. Mais quand on arrive avec une chambre et qu'on demande aux gens la permission de les photographier, ça va. Avec un Leica, ça pourrait être un peu violent. »

La séance a été filmée pour « Journal de France » que Raymond Depardon cosigne avec sa femme Claudine Nougaret. Vingt-cinq ans qu'ils font des films ensemble, 50-50. Cette fois-ci, ils ont réalisé une œuvre

où se répondent voyage au présent à travers la France et plongée dans le temps au fil d'inédits et de séquences « out-montage » réalisés depuis 1960. Et Claudine filme Raymond. Qui, forcément, en plus de cinéaste et de photographe, fait l'acteur. C'est elle qui a eu l'idée de tourner dans des lieux emblématiques de son travail à lui sur notre pays : Depardon, pendant cinq ans, dès qu'il avait un moment,

a sillonné l'Hexagone, parcouru 75 000 kilomètres et engrangé 7 000 négatifs. « Voilà, dit-elle, un photographe qui décide de partir seul en camping-car dans la France des sous-préfectures, du nord au sud, et de s'arrêter selon son inspiration. Une démarche de malade. Je trouvais qu'il était important d'en laisser une trace. » L'exposition à la BNF, le livre ont montré ce qu'il a vu, ce qu'il a

Pour cette scène tournée à Canet, dans l'Hérault, Claudine Nougaret a placé les caméras mais Raymond Depardon a tenu à régler le diaphragme. « J'ai toujours peur d'être sous-ex »



Les gens disaient : “C’est qui, celui-là ? C’est un géomètre ? Mais il a un appareil qui n’existe plus !”

« Journal de France », de Raymond Depardon et Claudine Nougaret. En salle à partir du 13 juin. Présenté au Festival de Cannes, hors compétition. A lire : « La France de Raymond Depardon », éd. Seuil (2010).

>> voulu voir. Mais qui l’a vu, lui ? Claudine Nougaret le montre, silhouette de lutin au bonnet bien enfoncé, chargé de son lourd matériel photographique, engagé dans le rituel d’une prise de vue complexe. « La chambre, précise-t-il encore, cela attire les gens et les apaise. Ils me regardaient derrière leurs rideaux, ils se disaient : “Qui c’est celui-là, c’est un géomètre ? Qu’est-ce qu’il fait ? Mais il a un appareil qui n’existe plus !” Donc cela se passait toujours bien, même dans les cités, je ne les cherchais pas mais comme je faisais souvent les entrées de ville... J’avais lu des livres de géographes qui disaient que les transformations avaient lieu là. Le centre d’une ville ne change pas. Celui d’un petit village, non plus, il est joli, mais cela ne représente plus la réalité. Maintenant

tout le monde vit dans les périphéries. » Lui, il a choisi le décor de vies sans éclat. Des vies normales, quoi, banales. Et il a exclu les personnages. « J’aurais pu partir avec un Leica faire des photos à la sauvette, mais il m’avait semblé que la France ne manquait pas de photos de ses habitants. Assez et bien photographiés ? C’est une question intéressante. Il se trouve que la nouvelle génération de photographes fait poser, peut-être un peu trop poser, sans scrupule. Mais on pourrait aussi estimer leurs aînés, les Cartier-Bresson ou Doisneau, un peu partisans : dès qu’il y a un personnage avec un litre de rouge ou qui se gratte le nez, c’est arrêté par l’instant décisif. On peut critiquer les deux mondes. Moi je suis parti sur le décor. » Dans la cabine avant du camping-car, deux caméras sont fixées, l’une

regarde Depardon, l’autre le paysage. Nougaret, elle, surveille le tout à l’arrière. Elle place aussi les caméras A Canet, par exemple. « Mais Raymond voulait absolument régler le diaph’. Ce qui donnait des scènes un peu cocasses : quand on est acteur, prendre la cellule et dire : “C’est 2,8...” Il a souvent signé l’image, mais il ne pouvait pas signer le cadre sur lui. » Claudine, elle aussi, apparaît à l’écran. Dans les images filmées par Raymond en 1986 au moment de leur rencontre, alors qu’elle était la première femme ingénieur du son du cinéma français, et commentées par leur auteur d’un « C’est beau ». Depuis, la complicité s’est nouée derrière la caméra. « Ce qui m’a plu d’abord en Raymond, c’est que, comme il avait travaillé avec un micro et un casque, il était capable d’écouter en filmant. C’est assez rare. En général les photographes sont sourds. Les cadreur aussi. Je lui ai apporté l’exigence du son direct. »

La jeune femme ne sortait pas « de n’importe où », comme le précise Depardon. Elle avait tourné avec Rohmer. « Venant d’un cinéma où l’on ne recommence pas, elle met tout le paquet dès la première prise. Je viens du journalisme qui m’a aussi formé à cette exigence. »

Journalisme, oui, et comment ! A preuve les extraits de films qu’encadre le voyage en France. Florilège : voici le Biafra et les mercenaires, avec un passage à couper le souffle sur l’un d’eux blessé à mort, traîné à travers la brousse par les combattants de son camp qui l’ont dépouillé de sa veste, de ses papiers et de son argent. Voici Bokassa tout sourire, après un match de foot, le jour de la fête nationale, bien avant qu’il ne se proclame empereur. Voici dans les rues de Prague noyées par les lacrymos, la foule des manifestants qui finiront par obtenir le départ des troupes soviétiques – images fugitives derrière un rideau d’arbres.

Depuis « Faits divers », Françoise Prenant est la monteuse des films de Depardon, qui en a déjà tourné une quinzaine. C'est elle qu'il filme, en 1984, pour « Empty quarter, une femme en Afrique ».



© Journal de France-Polynésie et Océan / France 2 cinéma.

“Un journaliste qui n’a jamais été en garde à vue n’est pas un bon journaliste.”

Ce film-là, Depardon ne se souvenait pas l’avoir tourné. Il a été retrouvé dans une boîte jamais ouverte. Voici Giscard, candidat à la présidence, qui veut absolument accompagner les images de sa campagne de la 4^e symphonie de Mahler; le voici favori entre les deux tours, en pleine réunion stratégique : « Pour la préparation du “checond” tour, il y a une solution qui consiste à peu près à ne rien faire [...] L’élection est pratiquement gagnée si on ne fait rien. [Les Français pensent:] il fait des beaux discours, ce type est rassurant, il est convenable, il est gentil, il parle bien. »

Depardon a trouvé le « cinéma direct » qui sera désormais son moyen d’expression à la caméra, mais le film, bloqué par le président élu, ne sortira

pas dans les salles. Voici le scoop formidable de l’interview de Mme Claustre, prisonnière au Tibesti des rebelles toubou, qui accuse la France de l’avoir abandonnée; sa diffusion dans le journal de Roger Gicquel sur TF1 déclenche une énorme émotion qui pousse le pouvoir à accepter les conditions des ravisseurs pour la faire libérer. Le document a disparu des archives de l’INA. Le reportage a valu à Raymond Depardon d’être interné huit jours au fort de Saint-Denis après avoir été traduit devant la Cour de sûreté de l’Etat. « Mitterrand, rappelle Depardon, l’a supprimée dès 1981. Avec ça, sous l’accusation d’intelligence avec l’ennemi, on pouvait arrêter n’importe qui. » Et d’ajouter, lui qui a aussi été détenu à Prague ainsi que,

un mois, à N’Djamena : « Un journaliste qui ne passe pas quelques heures en garde à vue, ou arrêté quelque part au bout du monde, n’est pas un bon journaliste. »

Depuis toujours, Depardon oscille entre appareil photo et caméra. « J’ai passé mon temps, dit-il, à vivre de la photographie et faire du cinéma pour mon plaisir, et après à vivre du cinéma et faire de la photographie pour mon plaisir. A inverser les choses. J’ai eu une chance incroyable avec le développement de l’image, des années 60 à aujourd’hui, et il n’y a pas de raison pour que cela s’arrête. Le matériel a vraiment changé. La caméra était très lourde, archaïque, il fallait beaucoup de films. Et puis, quand je passais cinéaste, j’étais confronté au

montage. On me demandait : “Qu’est-ce que tu veux dire.” Je répondais : “Je ne sais pas.” J’avais une réponse de photographe, entendue des milliers de fois à l’agence Gamma, déclenchée par une espèce de modestie très agaçante. Parce qu’enfin j’ai toujours pensé que les photographes étaient des auteurs, de grands auteurs. La preuve : on reconnaît de plus en plus les photographes comme étant des personnalités essentielles dans l’histoire d’un siècle, d’un pays. Pourtant ils avaient souvent un complexe, je l’avais aussi, je le reconnais. On disait : “Je ne sais pas, je suis là, je fais des photos, je verrai plus tard, je n’en sais rien.” Car le réel est très impressionnant. Pourtant je savais bien qu’il fallait

Françoise Claustre, archéologue prisonnière des rebelles du Tchad, est interviewée par Depardon en 1974. Autour de « l’affaire Claustre », il fera un film : « La captive du désert » (1989).



© Journal de France-Polynésie et Océan / France 2 cinéma.

Pendant le Festival de Cannes en 2011, Depardon a saisi le « mur » des photographes
« Un hommage aux photographes de presse qui vivent de la politique et du people »



© Journal de France-Pleinair et Olycom / France 2 cinéma.

C'est un film ouvert, où le son et l'image sont "à égalité". Un film libre qui dit que tout est possible.



POLKA iPad
un entretien
avec Claudine
Nougaret et Raymond
Depardon

se prendre en main, amener sa construction de pensée à un projet, à sa réalisation, jusqu'au livre, jusqu'à l'expo, l'assumer complètement. C'est ce que j'ai fait, c'est ce que font de plus en plus les jeunes photographes maintenant »

Cineaste, Depardon l'a été très tôt par goût et parce que les agences photo ont misé sur les documents filmés – un pari perdu puisque la télévision d'alors n'a pas acheté Nougaret et a plongé dans ses archives et trouvé des pépites « J'ai pensé que raconter comment Raymond avait commencé comme cinéaste, jusqu'à aujourd'hui, ça pourrait intéresser les jeunes cinéastes, que ce serait un outil formidable pour leur génération »

Le nouveau film n'aurait jamais pu être composé si Depardon et Nougaret, tous deux

farouchement épris d'indépendance, n'avaient pas produit eux-mêmes leurs œuvres. Tout leur appartient, y compris les chutes « Et les séquences qu'on ne sait pas où mettre, comme dans une maquette une photo pourtant formidable mais un peu hors sujet » Une scène de « 10^e chambre, instants d'audience » – où Nougaret avait placé quatorze micros pour une caméra –, une aux urgences psychiatriques, d'autres encore. Les deux auteurs parlent d'un film où le son et l'image sont

à égalité. Un film libre, prouve que tout est ouvert, tout est possible.

Possible de filmer près de chez soi, en accord avec le mouvement américain apparu dans les années 70, à la Lee Friedlander ou Garry Winogrand.

Possible aussi d'exercer sa curiosité ailleurs, en parcourant le monde, d'aimer changer, évoluer. Dans la dernière partie de « Journal de France » se succèdent des images saisies un peu partout dans le monde. Et le dernier plan nous emmène sur la plage Napoléon de Port-Saint-Louis-du-Rhône, en Camargue, avec, au loin dans la brume, la mer. La mer toujours recommencée ● J.O.

Claudine Nougaret, en 1986, l'année de leur rencontre Depardon qui a toujours hésité entre l'appareil photo et la caméra a préféré filmer la jeune femme



© Journal de France-Pleinair et Olycom / France 2 cinéma.